HAL
open science

Étudier la part de l'humain dans les savoirs: les Sciences de l'information et de la communication au défi de l'anthropologie des savoirs

Yolande Maury, Susan Kovacs

▶ **To cite this version:**

Yolande Maury, Susan Kovacs. Étudier la part de l'humain dans les savoirs: les Sciences de l'information et de la communication au défi de l'anthropologie des savoirs. edc, 2014, 42, pp.15–28. hal-01282585v1

HAL Id: hal-01282585

https://hal.univ-lille.fr/hal-01282585v1

Submitted on 3 Jun 2018 (v1), last revised 16 Nov 2018 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Étudier la part de l'humain dans les savoirs : les Sciences de l'information et de la communication au défi de l'anthropologie des savoirs

Studying the human dimension of knowing: Information-Communication science meeting the challenge of an anthropology of knowledge

Yolande Maury et Susan Kovacs
Laboratoire GERiiCO, Lille 3

Référence :

Maury, Y., Kovacs, S. (2014), « Etudier la part de l'humain dans les savoirs : les Sciences de l'information et de la communication au défi de l'anthropologie des savoirs », *Etudes de communication,* printemps 2014, n° 42, p. 15-28 (Anthropologie des savoirs) http://edc.revues.org/5655 〈10.4000/edc.5655〉

C'est en termes de dialectique entre la circulation sociale des objets et leur transformation au gré des pratiques qui s'en emparent que, dès l'introduction de *Penser la trivialité*, Yves Jeanneret définit le projet des sciences anthroposociales.

Avec cette citation, il nous rappelle que le partage des valeurs et des savoirs, loin d'être un processus de reproduction, de propagation ou de transmission des contenus, implique une transformation, une reconfiguration des sens, des appropriations diverses et multiples. Car au cœur de ce processus se trouvent l'homme, le groupe, la culture. Un des défis des Sciences de l'information et de la communication (SIC) reste la caractérisation des formes de connaissances qui émergent et qui s'activent, dans l'interaction humaine, la pratique sociale, l'usage des techniques et des artefacts intellectuels. Si la trivialité, dans la définition de Jeanneret nous renvoie à l'existence même d'une culture, l'étude de ces phénomènes d'échange et de métamorphose des savoirs et des connaissances oriente les SIC dans une voie toujours très proche d'une anthropologie des savoirs.

Pour Annette Béguin c'est « l'attention apportée aux contextes matériels et sociaux » qui permet de justifier l'expression « anthropologie des savoirs » (Béguin-Verbrugge, 2009). Dans sa discussion des spécificités de l'approche SIC développée à Lille pour étudier les phénomènes communicationnels, elle décrit l'ambition d'une posture anthropologique, en ce qu'elle cherche à saisir les objets à travers le prisme des pratiques et des activités des

membres d'un groupe social, dans la dynamique de leurs relations à un environnement. Mais si Annette Béguin insiste sur un des objets de prédilection des SIC, la forme documentaire, l'approche esquissée s'ouvre à l'étude de tout objet, de tout « être culturel » qui matérialise ou transpose une relation entre savoirs et individus : comme les traces documentaires, ces objets (de la bibliothèque à la base de données ou au groupe de discussion ; de l'exposition muséale au bal populaire) ne sont pas uniquement le signe de l'élaboration intellectuelle permanente des savoirs, ils sont aussi « le signe des relations de pouvoir, des luttes plus ou moins explicites et des influences liées à la circulation des connaissances » (Béguin-Verbrugge, 2009).

De ces deux exemples, ressort l'ambition d'une posture anthropologique : bien plus que la nature de l'objet étudié, ou que les théories utilisées, même si ces deux dimensions sont à prendre en compte, c'est l'étude de l'homme dans sa totalité, comme pour toute anthropologie, qui constitue le projet spécifique de l'anthropologie des savoirs.
Interroger le regard porté par les SIC sur ce domaine de connaissance, notamment la part de l'humain dans ces savoirs, amène à opérer un déplacement des sciences (et des discours objectivistes des sciences) vers les savoirs, à l'opposé de toute vision positive, en portant attention aux rapports entre l'homme et son environnement.

Comme nous l'avons souligné en introduction de ce dossier, l'anthropologie des savoirs est un champ composite, une anthropologie totale selon les mots de l'anthropologue norvégien Fredrik Barth. Totale dans le sens où son projet est de tout savoir des savoirs, sans exclusive, et que pour cela sont convoqués tous les ressorts de l'anthropologie. La démarche est intégrative, considérant la part de l'humain dans ses multiples dimensions : le chercheur lui-même est partie prenante de l'objet d'étude ; dans ce métier de face à face, les perturbations qu'il provoque par sa présence, et qui le perturbent en retour, participent à la construction du terrain d'étude, à l'opposé de toute idée de neutralité et d'objectivité des données recueillies.
Suivant cette approche, le savoir lui-même est considéré dans sa diversité, sur le mode de la relation bien plus que de l'inventaire. Le savoir (*knowing*), selon cet auteur, ne saurait se distinguer des situations, des moments, des gestes, des actes dans lequel il se déclare, il est une forme privilégiée de rapport de l'homme au monde. En ce sens le savoir peut être différencié de la connaissance (*knowledge*), comprise comme tout ce que les individus emploient pour interpréter et pour agir sur le monde (« *what people employ to interpret and act on the world* »), ce qui inclut les sentiments, les attitudes, les informations, les savoir-faire incorporés, aussi bien que les taxonomies ou les concepts (Barth, 1995). Quand le savoir est du côté de l'action (*act of knowing*), la connaissance (*knowledge*) représente les moyens dont dispose un individu, matériaux mobilisables pour la réflexion et prémisses pour l'action (« *materials for reflection and premises for action* »). Si nous mettons en regard de la différenciation généralement établie en SIC entre information-connaissance-savoir, la connaissance ainsi comprise semble représenter beaucoup plus qu'un « travail productif des sujets sur eux-mêmes pour s'approprier des idées ou des méthodes » (Jeanneret, 2000, 85), elle est relation en même temps qu'opération de l'esprit. Marcia J. Bates, dans un cadre évolutionniste du traitement de l'information chez l'homme, essaie de concilier une perspective subjective et une perspective objective, la connaissance étant définie comme de l'information dotée de signifiance et reliée à d'autres éléments de compréhension

(« *knowledge is defined as information given meaning and integrated with other contents of understanding* ») (Bates, 2005).
Nous retiendrons ici que la connaissance n'est pas pur produit de l'esprit, qu'elle est distribuée ; et que le savoir, vaste ensemble de représentations, de discours et de pratiques au cœur de toute société humaine selon les mots de Christian Jacob, est indissociable de l'action, qu'il se révèle dans les expériences des individus et des groupes, en relation avec les autres et le monde.

Observer des savoirs, c'est alors observer des actes de savoir. L'approche anthropologique invite à considérer comment le savoir se construit, à la fois produit d'un savoir-faire et opération de l'esprit, historiquement situé : comprendre comment il prend corps dans des contextes, des espaces, des institutions concrets ; comment il se matérialise dans des formes d'inscription destinées à être communiquées ; et comment il s'expose, circule, se transmet, se partage, notamment à l'heure du développement du numérique, qui induit un nouveau rapport à l'espace et au temps.
Quand d'autres champs s'intéressent à la nature du savoir (philosophie) ou à son origine (histoire), ce qui caractérise l'anthropologie des savoirs, c'est l'intérêt porté à la part de l'humain dans le savoir, et à toutes les relations humaines tissées autour du savoir (son énonciation, sa production, son appropriation, sa transmission...), y compris la relation avec le chercheur-observateur (Adell, 2011). Sans ignorer, à la rencontre des deux champs, la richesse de l'approche de l'anthropologie historique comme histoire du collectif et de l'ordinaire, dont le principe premier est de « poser des questions plutôt que de chercher des faits » (Bartholeyns, 2010, ll. 49-50 ; Le Goff et Schmitt, 1999, VIII), l'anthropologue du contemporain est amené à investir son terrain, et à aller à la rencontre des enquêtés, pour faire émerger des savoirs dans l'action, tout en apportant son propre vécu.

Des faits au sens

C'est très progressivement que s'est mise en place l'anthropologie des savoirs, les savoirs ne devenant pleinement un objet anthropologique qu'à la fin du XIXe siècle.
Le savoir est d'abord soumis à un repérage systématique, tandis qu'il devient objet de « curiosités », donnant lieu à des listages et des descriptions détaillées. Pendant la période révolutionnaire, c'est l'enquête linguistique de l'abbé Grégoire (1790) sur les patois, analysés comme « une pensée sauvage », incapables de généralisation ; derrière une volonté affichée de normalisation (diffusion de la langue française), il s'agit de disqualifier de manière implicite le savoir paysan, jugé inconsistant, ainsi que le soulignent Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel (1975) et de mettre les comportements paysans en accord avec les idées de l'époque (Richter, 1979).

Des enquêtes ethnographiques voient ensuite le jour (XIXe-début XXe), qui cherchent à saisir les traditions populaires en voie de disparition, à la recherche de « survivances », rappelant le savoir passé et l'humanité originelle. Qualifiée parfois de folkloriste, cette approche est peu à peu mise à distance pour son esprit positif. Un double mouvement se dessine alors, en réaction à cette vision évolutionniste, rendant compte des savoirs en fonction d'un idéal, à partir de catégories supposées partagées : avec d'une part, des savoirs qui deviennent l'objet d'une interrogation plus profonde concernant la nature humaine ; d'autre part, le développement du fonctionnalisme (Malinowski, Boas), qui réduit les savoirs à des

« fonctions », et retient l'utilité comme principe universel (tout ce qui ne relève pas d'une fonction est évacué), ce qui conduit paradoxalement à un renforcement de l'esprit positif. La pensée, la connaissance et les savoirs sont alors davantage étudiés à partir de l'organisation interne des groupes en lien avec le processus de normalisation de ces fonctions qu'en lien avec les manières de penser, de connaître, en elles-mêmes.

Les premières décennies du XXe siècle constituent ensuite un tournant, marqué par un changement de perspective amenant à prendre des distances avec une vision fonctionnaliste et positive de la science et des savoirs, et mettant en avant le savoir en tant que production sociale, ou, selon une vision systémique, en tant que producteur du social. Au siècle du Fait succède le siècle du Sens (Barthes, 1957). « Il n'y a pas de fait en soi, il faut au contraire y introduire d'abord un sens avant même qu'il puisse y avoir un fait ». Tout fait apparaît ainsi nécessairement construit, suivant les mots de Nietzsche, ce qui signifie qu'il n'existe pas d'observation pure, et que les énoncés des sciences ne sont pas des absolus. Tout le sens ne peut être déduit des faits observés, une partie du sens existe lui-même en amont du fait. Ce qui est une invitation à se libérer de l'illusion objective, à accéder aux sens au-delà des faits (Adell, 2011). Tout savoir est le fruit d'une construction et d'une interprétation, il s'agit alors de l'étudier du point de vue du sens, à travers le prisme d'une culture. Ce qui veut dire prendre en compte les contextes, chaque société, chaque groupe social, ayant ses visées, ses valeurs, ses manières de penser et de percevoir le monde et donc son approche des savoirs.
14C'est l'entrée retenue par le glossaire critique de la « société de l'information » pour questionner le mot « sens », en focalisant sur l'humain et le caractère situé de l'interprétation. Le sens y est défini comme « le résultat de l'interprétation faite par une personne, dotée de sa propre expérience, d'un objet plus ou moins complexe produit, dans d'autres conditions, par une ou plusieurs autres personnes dotées de leur propre expérience ». Selon les situations, ces personnes peuvent appartenir à des cultures proches ou lointaines, mais bien que reliées par des objets, elles sont séparées par les différentes façons de les interpréter. C'est ainsi que « s'invente » le sens, à travers des interprétations, variables en fonction des cultures et des contextes (Jeanneret, 2005).

Les savoirs, des productions sociales

Aborder la question des savoirs sous l'angle de l'anthropologie revient à privilégier « un certain regard », selon les mots de François Laplantine, attentif aux effets structurés et structurants du savoir, et à la part de l'humain présent dans ce savoir (2001). Ce qui suppose d'interroger les idéologies, les hiérarchies, les imaginaires, la part du sensible intervenant dans leur construction et leur transmission, et de s'ouvrir à l'altérité et la diversité à travers les relations sociales.

Plutôt que vers une théorie, c'est vers une pragmatique du savoir qu'oriente l'anthropologie : considérer les savoirs en termes de possibilités latentes plutôt que de limites ou de frontières amène à rompre avec le cloisonnement disciplinaire, et à prendre en compte au-delà des savoirs lettrés, sans exclusive, à l'exemple de Claude Lévi-Strauss ce qui est éloigné ou autre.

L'histoire des savoirs proposée par Christian Jacob dans les *Lieux de savoirs* est éclairante à ce niveau. En appui sur l'expérience des individus et des groupes impliqués dans la

production et la circulation des savoirs, il aborde et définit les savoirs en tant qu'« objets et enjeux de pragmatiques qui les valident et les instrumentalisent, les diffusent et les transmettent » (2007, 13-14). C'est alors moins leur contenu – et leur distribution selon les disciplines – qui entrent en jeu dans leur définition que « les modalités qui articulent l'individuel et le social, qui combinent les gestes de la main et les opérations de la pensée ». L'attention se centre sur les dynamiques dont ils sont les moteurs, dans une perspective constructiviste : « de transfert et de traduction, de circulation et de transmission, de métissage et d'hybridation » (Jacob, 2007, 13-14).

Les études dans le champ des SIC qui se sont intéressées à cette dynamique des savoirs, notamment à la manière dont les savoirs sont produits et circulent, traitent tout autant de lieux emblématiques du savoir comme le monde des laboratoires ou des bibliothèques que d'espaces plus anonymes, dans lesquels œuvrent des « petites mains ».

La circulation des savoirs y apparaît comme bien plus que la simple diffusion de savoirs (objets, représentations…), elle implique un processus de transformation, et à ce titre elle donne lieu à des productions spécifiques (mises en relation, inscriptions diverses), dont certaines, pourtant essentielles à la présentation du savoir, sont appelées à disparaître, ne laissant aucune trace au cours de l'opération de « transfert ». Les recherches montrent aussi derrière les pratiques, les systèmes de normes qui se confrontent ; loin d'être des schémas d'action prédéfinis, ces normes révèlent les parts respectives de liberté et contrainte pour les acteurs dans la mesure où elles dépendent des pratiques autant qu'elles contribuent à leur structuration (Babou et Le Marec, 2008 ; Le Marec et Babou, 2003).

Dans cette perspective, la volonté de comprendre l'appropriation des formes documentaires selon les cadres sociaux qui leur donnent sens, permet d'éviter les écueils d'une analyse des dispositifs en partant de leurs seuls attributs sémiotiques ou matériels. Si la forme induit le sens (Chartier, 1996) il s'agit aussi d'étudier les pratiques sociales du document (le polycopié de l'enseignant, un site web de dissection, le résultat d'une veille) au sein même des lieux et des espaces (salle de classe, famille, entreprise) qui contribuent à leur qualification et à l'élaboration des critères d'appropriation (Béguin-Verbrugge et Kovacs, 2011).

Les recherches montrent également l'importance du travail collectif nécessaire, avec la part prise par les acteurs de l'ombre, les « travailleurs invisibles », ignorés si ce n'est objets de mépris. Un récent numéro de la revue *Anthropologie des connaissances* s'est penché sur cette fabrique collective des savoirs, et sur les conditions de travail des « petites mains » dans la société de l'information, mettant au jour leurs savoirs et savoir-faire, et la diversité des opérations qu'elles réalisent. Les savoirs des acteurs travaillant dans l'ombre de la production scientifique, des savoirs pratiques pour la plupart, se donnent à voir à l'articulation du visible et de l'invisible, à travers un ensemble d'activités de bricolage (marquées par des savoirs situés), de traduction (entre les domaines technique et scientifique, et entre des mondes sociaux) et d'effacement (des traces de l'activité), contribuant d'eux-mêmes pour partie à leur invisibilité. Ceci, alors qu'ils sont un maillon indispensable de la production et de la circulation des connaissances scientifiques (Millerand, 2012).

La construction d'un regard anthropologique

La construction d'un regard anthropologique s'appuie sur un « art du terrain » alliant rigueur scientifique et accent mis sur l'humain et le social, il s'agit de s'imprégner du terrain, de l'observer, de le faire parler. Cette pratique de la recherche, exigeante en ce qui concerne le travail de recueil et d'analyse des données (maniement des indices, activité d'interprétation, rédaction des résultats), amène à croiser des éléments de natures diverses, épistémologique, contextuelle, culturelle...

La démarche anthropologique s'inscrit ainsi en rupture avec un mode de connaissance abstrait et spéculatif considérant l'homme en général, pour s'attacher à l'étude des comportements sociaux appréhendés dans leur contexte à partir des relations humaines. « L'anthropologue a besoin de l'expérience du terrain » écrit Claude Lévi-Strauss. Cette expérience représente un moment crucial qui va lui permettre d'opérer une conversion, de réaliser « cette révolution intérieure qui fera de lui, véritablement, un homme nouveau » (1958, 410). En amenant l'observateur à s'inclure dans l'observation, l'immersion dans le terrain lui permet d'acquérir une connaissance sensible par imprégnation ; elle va aussi l'aider à se décentrer, ce qui est une manière de le prémunir de toute réaction immédiate, mais aussi de l'illusion d'une possible extériorité, ou encore d'un positionnement en tant qu'expert, avec une supposée supériorité de son regard sur les observés. C'est cette rencontre, cette confrontation entre l'observateur et les observés qui mérite d'être appelée « terrain » selon François Laplantine.

Ce faisant le « recueil de données » n'a rien de passif, les significations ne sont pas un déjà là qu'il suffirait au chercheur-observateur de découvrir, d'éclairer, de « représenter », elles résultent d'une opération de traduction, d'interprétation : « le discours anthropologique, même quand il se veut descriptif, est toujours en situation de traduire » nous dit Mondher Kilani (1990, 14).

En ce sens, la description ethnographique n'est jamais un simple exercice de décodage comme pourrait le laisser envisager une lecture purement sémiotique du terrain mais un exercice de construction ; elle est attentive à faire émerger de l'inédit, de l'inattendu, à partir des interactions, en établissant des relations entre les faits et les acteurs observés et en questionnant le rôle de l'enquête même dans la construction d'un regard sur l'autre (Le Marec, 2005).

De nombreux chercheurs en Sciences de l'information et de la communication mettent en avant l'intérêt d'une articulation des catégories d'analyse sémiotique et anthropologique, certains plaidant d'ailleurs pour une « fondation anthropologique du rapport entre SIC et sémiotique » (Carbou, 2013). Cette approche s'avère particulièrement fertile pour mener une réflexion autour des questions du sens, de la relation et des médiations, réflexion complémentaire à celle qu'offre une entrée par les objets, les médias ou les signes ; elle est propice à la réinterrogation de certaines questions comme celle de l'autonomie du sujet et de la maîtrise du sens, ou celle des « représentations de » présentée comme nécessitant une réflexion épistémologique unifiante (Carbou, 2013 ; Babou et Le Marec, 2008 ; Béguin et Kovacs, 2007).

Si parmi les attitudes spécifiques à l'approche anthropologique, l'accent est souvent mis sur l'observation et la participation, beaucoup d'études cependant sont menées à partir de

l'étude de documents écrits, d'archives et autres corpus de textes qui relèvent d'une collecte mais ne requièrent pas forcément dans un premier temps des observations *in situ*. L'analyse sémio-pragmatique renvoie aussi aux processus culturels régulant la mise en forme de l'écrit et du texte ; cette attention aux cadres culturels inscrits dans le document permet de confronter les divergences et complémentarités entre les logiques de construction ou d'orientation des sens et les logiques d'appropriation (Béguin-Verbrugge, 2006 ; Souchier, 1998).

Il serait de toute façon réducteur d'opposer démarche inductive et démarche déductive, l'anthropologie des savoirs empruntant à ces deux approches : suivant que le chercheur travaille en immersion, s'imprégnant de son terrain, participant, décrivant les pratiques, de manière à faire émerger des dynamiques ou dégager des régularités renvoyant à des modèles ; ou suivant qu'il utilise son terrain pour mettre à l'épreuve des lectures et tester des hypothèses théoriques. Dans les deux cas cependant, l'acte de voir, de décrire, d'écrire sur les savoirs se trouve informé par des connaissances et des modèles culturels. Le travail du chercheur commence bien avant son entrée sur le terrain, lorsqu'il recueille des données qui justement vont l'aider à cerner et documenter son sujet, à l'interroger, et/ou lui révéler des dimensions ou des thèmes inédits à investiguer.

De la même manière, le rapport au terrain, s'il est forcément contextualisé (les observations sont situées), ne peut se concevoir de manière uniquement synchronique, le regard s'inscrit dans une histoire. Une grande interrogation de l'anthropologie a pour objet les mouvements de transformation des savoirs, en tant que champ de l'expérience humaine, non seulement dans leur contenu, mais dans leurs modes de constitution et de circulation, dans leur généalogie. L'étude des variabilités dans une histoire des savoirs en mouvement montre comment, en même temps que s'affirment des régularités et des invariants, les rôles sont redistribués en permanence, ce qui met à distance toute tentative de généralisation (Augé et Colleyn, 2004, 76).

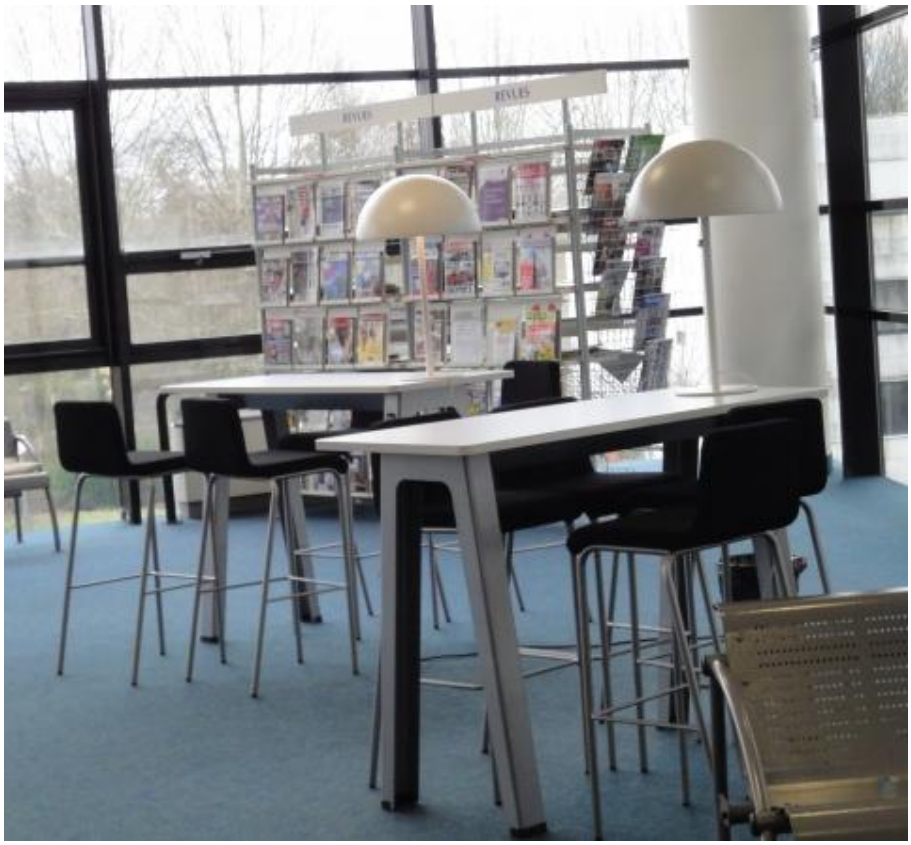
Christian Jacob dresse les grandes lignes de ce que pourrait être une génétique des savoirs : s'attachant par exemple aux carnets de laboratoire et de terrain, à toutes les inscriptions qui se succèdent pour aboutir à un article ou un livre publiés, mais intégrant également l'enchaînement des opérations, individuelles et collectives, techniques, mentales et sociales, comme la matérialité des dispositifs qui participent à la production et la circulation des savoirs, et qui se situent parfois en tension avec des dispositifs innovants (Mayere *et al*., 2012). Dans le cadre scolaire, ces dispositifs ont été étudiés non seulement dans le travail de transformation des formes documentaires (pour créer un polycopié ou une fiche par l'enseignant) avec les effets ou détournements de sens produits par ces remaniements successifs, mais aussi dans la coexistence parfois malaisée du papier et du numérique au sein de l'école (la prise de notes en salle d'informatique, la recherche par les élèves de repères graphiques hérités de l'univers du papier pour comprendre la nature du discours sur l'écran) (Maury, 2009 ; Maury et Etévé, 2010 ; Béguin-Verbrugge et Kovacs, 2011).

Enfin, la description ethnographique s'appuie au-delà du regard de l'observateur, sur différents médias (cartes, plans, photographies, enregistrements...) qui peuvent être utilisés en complémentarité pour croiser les regards. A cet égard l'utilisation de la photographie pour garder et créer des traces est significative d'un glissement de l'idée d'« enregistrer »

des faits vers celle de « construire » du sens, la photographie sert de stylo pour décrire ; et si elle le fait à partir d'une perspective (qui correspond au regard du chercheur), elle permet aussi de témoigner (y compris de ce qui n'est plus), d'illustrer la vie quotidienne, en même temps que de mettre à distance le regard du chercheur ; elle révèle des détails que n'a pas vu le chercheur et sur la durée elle permet de voir des évolutions qui fixent la mémoire.

Lors d'une recherche récente consacrée au processus émergent des *learning centres* dans les mondes universitaire et scolaire, et à son appropriation par les acteurs, nous avons été amenées à utiliser la photographie pour capter des « tranches de vie », saisir le temporaire, l'évanescent de certains moments, et les dispositifs dans leur matérialité, en tant qu'éléments qui participent à la production et la circulation des savoirs1. Dans ce contexte, plus qu'illustrative ou instrumentale, la photographie est opératoire : trace d'une évolution, elle authentifie, et donne une épaisseur à la description du contexte, « densifiant » la description. Derrière les phénomènes observables, elle montre ce qui se joue relativement aux savoirs autour de l'espace et du temps. Ainsi, comme les photos ci-dessous en témoignent, les lampes et les prises nouvellement installées sur les tables hautes de la partie « vie scolaire » d'un *learning centre* en font un espace de travail autant que de consultation, rendant compte indirectement des négociations entre acteurs autour des fonctions des différents espaces et des personnels qui y sont associés. En même temps qu'un espace social, avec ses codes et son organisation, la bibliothèque est une institution culturelle, inscrite dans une histoire, porteuse de valeurs et d'une vision du savoir en reconfiguration permanente.

Learning centre d'un lycée, le 11 décembre 2013...
photo Y. Maury



Puis, le 16 janvier 2014
photo S. Kovacs

Les Sciences de l'information et de la communication se sont construites à la « croisée des chemins » (Béguin-Verbrugge, 2009), en empruntant à différentes disciplines. L'apport des sciences anthroposociales reste déterminant pour étudier la question de la circulation des savoirs en considérant les dynamiques à l'œuvre au sein de groupes sociaux. Etudier la part de l'humain dans les savoirs reste pourtant un défi pour le chercheur en SIC, notamment face aux critères de scientificité qui de nos jours continuent à privilégier un paradigme objectiviste et une valorisation du quantifiable. C'est un défi d'autant plus nécessaire dans une société où l'accès à l'information et aux savoirs est reconnu comme un droit social, source d'autonomie et de pouvoir (*empowerment*), à un moment où les métamorphoses du numérique font émerger des questions essentielles autour d'un nouvel ordre des savoirs.

Bibliographie

Adell N., (2011), *Anthropologie des savoirs*, Paris, Armand Colin. DOI : 10.3917/arco.adel.2011.01

Augé M. et Colleyn J.-P., (2004), *L'anthropologie*, Paris, PUF.

Babou I. et Le Marec J., (2008), *Pratiques de communication professionnelle dans les institutions scientifiques : processus d'autonomisation*, in Revue d'anthropologie des connaissances, vol. 2, n° 1, pp. 115-142. DOI : 10.3917/rac.003.0115

Barth F., (2002), *An anthropology of knowledge, in Current Anthropology*, vol. 43, n° 1, pp. 1-11.

Barthes R., (1957), *Mythologies*, in Œuvres complètes, Le Seuil, 2002, t. 1, pp. 671-870.

Bartholeyns G., (2010), *Le paradoxe de l'ordinaire et l'anthropologie historique*, in *L'*Atelier *du Centre de recherches historiques* [En ligne], mis en ligne le 11 juillet 2010, http://acrh.revues.org/1928 ; DOI : 10.4000/acrh.1928

Bates M.-J., (2005), *Information and knowledge: an evolutionary framework for information science*, in Information Research, vol. 10, n° 4, paper 239, http://InformationR.net/ir/10-4/paper239.html.

Béguin A. et Kovacs S., (2007), *La sémiotique peut-elle suffire à rendre compte de la dimension culturelle des lectures ?*, in Journée d'étude, Culture et communication : quelles approches des questions culturelles en sciences de l'information et de la communication ? Groupe de travail « Culture et communication » de la SFSIC, Univ. Lille 3, décembre 2004, Collection « Travaux et recherches », Université Lille 3, pp. 269-276.

Béguin-Verbrugge A., (2009), *Information, Communication et Anthropologie des savoirs*, in RECIIS – Elect. J. Commun. Inf. Innov. Health, Rio de Janeiro, v. 3, n° 3. DOI : 10.3395/reciis.v3i3.279fr

Béguin-Verbrugge A., (2006), *Images en texte, Images du texte. Dispositifs graphiques et communication écrite*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. Information-communication, 313 p.

Béguin-Verbrugge A. et Kovacs S. (dir.), (2011), *Le cahier et l'écran : culture informationnelle et premiers apprentissages documentaires*, Paris, Hermès-Lavoisier.

Carbou G., (2013), *Pour une fondation anthropologique du rapport entre SIC et sémiotique*, in Revue française des sciences de l'information et de la communication, n° 3, http://rfsic.revues.org/446.
DOI : 10.4000/rfsic.446

Certeau M. de, Julia D. et Revel J., (1975), *Une politique de la langue, La Révolution française et les patois*, Paris, Gallimard, 317 p.

Chartier R., (1996), *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV-XVIIIe siècle)*, Paris, Albin Michel.

Jacob C., (2011), *Pour une anthropologie des savoirs. Conférence présentée le 4 février 2011 devant la Société française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme*, Paris, Ehess, https://www.academia.edu/774919/Pour_une_anthropologie_historique_des_savoirs.

Jacob C., (2007), *Lieux de savoir, vol. 1. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel.

Jeanneret Y., (2008), *Penser la trivialité. Tome 1 : la vie triviale des êtres culturels*, Paris, Hermès.

Jeanneret Y., (2005), *Sens*, in Commission nationale française pour l'UNESCO, *La « société de l'information » : glossaire critique*, La Documentation Française.

Jeanneret Y., (2000), *Y a-t-il (vraiment) des Technologies de l'Information*, Septentrion, (Savoirs mieux ; 10).
DOI : 10.4000/books.septentrion.13894

Kilani M., (1990), *L'invention de l'autre, Essai sur le discours anthropologique*, Lausanne, Payot.

Laplantine F., (2001), *L'anthropologie*, Paris, Ed. Payot & Rivages, 242 p. (Petite Bibilothèque Payot ; 227).

Le Goff J. et Schmitt J.-C., (1999), *Préface* in Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval, Paris, Fayard.

Le Marec J., (2005), *Ignorance ou confiance : le public dans l'enquête, au musée et face à la recherche*, in Pailliart I. (dir.), La Publicisation de la science, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, pp. 75-102.

Lévi-Strauss, C. (1958). *Anthropologie Structurale*, Paris, Plon.

Maury, Y. et Etévé C., (2010). L'information documentation et sa mise en scène au quotidien : la culture informationnelle en questions, in Béguin A. (dir.*), Rapport final ERTé Culture informationnelle et curriculum documentaire,* Lille 3, pp. 76-90.

Maury, Y. (2009), Information culture and web 2.0: new practices, new knowledge, in Lombello D. et Marquardt, L. (dirs.), *School Libraries in the Picture: Preparing Pupils for the Future, 38th IASL 2009 International Conference,* Abano Terme, Padua, Italy, 2-4 september, 9 p. [CDROM: PDF Version]

Millerand, F. (2012), La science en réseau, Les gestionnaires d'information « invisibles » dans la production d'une base de données scientifiques, in *Revue d'anthropologie des connaissances,* vol. 6, n° 1, pp. 163-190.

Richter N. (1979), Prélude à la bibliothèque populaire : la lecture du peuple au Siècle des Lumières, in *Bulletin des Bibliothèques de France,* n° 6, pp. 285-297.

Souchier E. (1998), L'image du texte pour une théorie de l'énonciation éditoriale, in *Les Cahiers de médiologie 2,* n° 6, pp. 137-145.

Notes 1 Projet interdisciplinaire « *(R)évolutions dans les bibliothèques ? Les Learning Nentres, un modèle de bibliothèque à interroger* » (2013-2014), Laboratoire GERiiCO, Lille 3, financement LMCU.